

Tiré de ses réflexions par un bruit qui venait de l'étage inférieur, il entra dans la salle d'attente, il dit à deux jeunes paysans assis sur le banc.

—Voilà le drossart qui arrive. Songez bien à répéter votre déposition telle que je l'ai reçue.

—Soyez tranquille, seigneur amman, répondirent-ils, nous n'y changerons rien.

—Il est bien certain, n'est-ce pas, que mon neveu n'avait pas d'autre intention que de forcer Urbain à se battre à coup de bâton ?

—Très-certain, monsieur.

—Eh bien, soyez donc prudents. Si le drossart vous fait appeler, dites ce que vous savez. Mais soyez clairs dans vos réponses, et parlez le moins possibles.

Il revint dans la grande chambre. Presque en même temps le drossart entra, suivi du greffier, de l'huissier et de deux gardes. Il s'assit dans le fauteuil après avoir échangé un salut avec l'amman. Celui-ci s'assit à sa droite, le greffier à sa gauche ; l'huissier et les deux gardes restèrent debout près de la porte.

Le drossart avait l'air imposant et paraissait profondément pénétré de la dignité de ses fonctions. Il était très gros, tenait en marchant la tête renversée en arrière et se balançait sur ses jambes courtes. L'expression de son visage était grave et fière, de sorte que beaucoup de personnes le regardaient comme un homme sévère et même dur, malgré ses joues molles et ses lèvres pendantes, indices d'un caractère taible.

Il posa en silence son chapeau sur la table, arrangea quelque peu les boucles de sa perruque, puisa une prise dans sa tabatière d'or, renvoya d'un signe l'huissier et les deux gardes dans la salle voisine, et dit enfin :

—Amman, voilà un déplorable événement : un meurtre à D'worp ! Notre seigneur en sera aussi affligé qu'irrité. Si les coupables étaient des vauriens étrangers, on pourrait considérer le fait comme un demi-malheur ; mais des habitants de D'worp ! de bons fermiers, c'est une honte pour la commune ! Le greffier m'a déjà donné quelques détails chemin faisant. Dites-moi brièvement, je vous prie, comment la chose est arrivée.

—C'est bien simple, monsieur le drossart, répondit l'amman. Hier, dans l'après-midi, au grand tir de Beersel, mon neveu Marc Cops, qui avait bon cœur au fond, le pauvre garçon a voulu trinquer à la santé de Cécile Roosens. Urbain Couterman, devenu orgueilleux et suffisant depuis qu'il est le fiancé de cette jeune fille, lui a défendu de trinquer avec Marc. Depuis longtemps déjà cet hypocrite avait provoqué

mon neveu par ces gestes moqueurs, de sorte qu'à la fin une rixe violente s'éleva entre eux, rixe qui prit fin à ce moment par l'intervention du maire et par la mienne. Marc, déçu dans sa plus chère espérance, et de plus raillé et insulté, devait naturellement éprouver le désir de se venger, comme tous les jeunes gens en pareil cas. Il résolut de chercher querelle à son rival, s'il pouvait le rencontrer quelque part et de châtier son insolence par quelques coups de bâton. Hier au soir Marc se trouvait avec plusieurs de ses amis aux environs du bois des Béguines, lorsque les Couterman passèrent par cet endroit ; à sa première menace, le pauvre Marc fut traîtreusement frappé d'un coup de couteau, et tomba baigné dans son sang, la poitrine transpercée. Les amis de Marc menèrent les Couterman en prison, car ils ne savaient pas lequel des deux avait commis le meurtre, et s'ils n'étaient pas coupables tous deux ; mais ce matin, au petit jour, lorsque j'allai visiter le cadavre avec le médecin, nous ne découvrîmes qu'une seule blessure très-profonde, et j'en conclus naturellement qu'Urbain était le seul coupable. Je me rendis à la prison pour l'interroger ; il reconnut sans détour qu'il avait donné le coup de couteau et tué mon pauvre neveu. J'ordonnai alors au géolier d'élargir le vieux Couterman. Voilà, monsieur le drossart, le récit bien simple de l'événement. Dans la salle à côté il y a deux jeunes gens qui accompagnaient Marc au moment fatal. Ils sont prêts à attester que mon neveu et ses amis n'avaient d'autres armes que leurs cannes ordinaires.

Le drossart garda quelques instant le silence et réfléchit sans lever les yeux. Puis il huma une prise, et dit :

—Hum ! hum ! pourvu que vous ne tourniez pas trop la chose d'un côté. Marc était votre neveu, et vous parlez de lui comme d'un garçon doux et tranquille, tandis qu'au contraire... La justice ne connaît point de parenté.

—Que voulez-vous dire ? s'écria l'amman en maîtrisant son dépit. Vous ferez bientôt un coupable de la victime !

—Mais comment nomme-t-on cela, lorsque quelqu'un guette une ou plusieurs personnes dans l'obscurité, pour les attaquer et les maltraiter ? Je plains votre malheureux neveu, et vous aussi, amman, qui pleurez sa mort ; mais, hum ! hum ! cette affaire n'est pas claire comme de l'eau de source.

—Pas claire ! répliqua l'amman indigné. Était-elle autre chose qu'une querelle ordinaire où l'on eût seulement échangé quelques coups de bâton ? En tirant leurs couteaux, des gens perfides et méchants on changé cette rixe en scène de meurtre.